

J'ai toujours préféré être aveugle plutôt que sourd. La cécité me paraît être une peine davantage supportable que la surdité. Je saurais contempler un film sans image mais fixer des figures amputées de bruit me semble inhumain. Il y a certainement des expériences purement visuelles telles que l'admiration d'un tableau, mais épouser du regard une belle oeuvre peinte ou sculptée ne provoque-t-elle pas en nous-même un concert d'émotions ? Je pense que c'est parce que la communication humaine à ses origines a d'abord été orale avant d'être écrite. Je pense effectivement que le discours prime sur le texte, que même lorsque nous lisons en silence nous égrenons le son des lettres dans le secret et que nous pouvons deviner l'intention des autres à travers le dessin sur leur visage, mais que la vérité se transmet uniquement de bouche à oreille. Je pense que l'on peut baigner dans un océan d'images mais que c'est la musique qui nous noie. Je pense que toute illusion finit par flétrir mais que l'écho des choses reste. Je pense que le souvenir est d'abord fait de voix puis de visions. Je pense que lorsqu'on oublie on cesse en fait d'écouter. Je pense que lorsque nous mourrons, nous nous évanouissons dans une longue tirade, que la mémoire finit par abandonner.

La fin

- « The sun rises equally to everyone ».

A notorious Lebanon entrepreneur living in Dakar.

Notre séparation fut pour moi une douleur innommable mais que je saurai aisément expliquer. C'était avant tout l'aboutissement d'un dessein minutieusement préparé par chacun de nos agissements antérieurs. Le cumul des manquements à la règle de l'amour, ce fil tendu à l'extrême tout au long de la distance géographique qui ne nous a jamais lâchés, était tel qu'il nous était permis de croire et d'envisager légitimement le deuil du pacte. Une montagne solidement constituée de reproches tus, de non-dits longs, mais aussi d'apathie flagrante et de négligences assumées - que seule une volonté religieuse serait parvenue à déconstruire - avait fini par créer un gouffre. Il avait donné raison au silence et à la réserve de nos réactions, tant ce gouffre nous impressionnait par son apparente insolubilité. Cela est peut-être vrai pour toute espèce de relation sur le point de cesser, nous préférons être indulgents plutôt que inquisiteurs, avoir un air sophistiqué plutôt que tribal, comme si nous étions effrayés de lui insuffler une seconde vie. Et tandis que l'océan se perdait dans ma vue et que l'impuissance mêlée de résolution de ta voix me parvenait à travers le téléphone, je ne pouvais m'empêcher de ressentir comme une émotion intouchable, un pressentiment que tout était effectivement achevé, un soulagement que tout s'était déroulé comme présagé, et une amertume, que jamais rien ne saurait être comme avant.

Il est vrai que le désir s'était envolé, comme un sortilège face auquel l'on développe une immunité. Celui du corps, mais aussi celui de l'esprit, qui s'éprenait jusque-là d'une promesse ravissante : un jour, le couple sera physiquement réuni. Cet idéal, qui avait été le moteur et la raison même de notre relation, s'était obscurci par une perte généralisée de sens, par le sentiment que notre avenir qui avait recueilli tant d'espoirs et incarné tant de rêveries resterait inatteignable et indéterminé, ainsi que par le désir de quelqu'un d'autre.

La crainte de ne pas voir notre avenir se réaliser avait donné naissance à une ouverture d'esprit particulière, pour qui la rupture était une éventualité inéluctable. Il est tout à fait raisonnable de penser que nous n'avons pas été épargnés par les litanies contradictoires qui viennent hanter les relations amoureuses éprouvées par le temps. Il est avéré que les fins de journée avaient perdu leur éclat et leur mystère et se recouvraient d'un silence abondant, qui s'immisçait également

dans nos fins de dispute, comme si nous avions perdu non pas la faculté de penser, mais celle d'énoncer. Il est admis que ma nature paresseuse était devenue un poids indésirable que tes dispositions planificatrices ne parvenaient plus à apprécier. Les rituels du passé, faits de prise de photographie à chaque passage d'un lieu symbolique, d'arrêts spontanés dans des espaces insolites s'effaçaient, tandis que les imaginations du futur s'évacuaient de nos conversations comme des fantômes. Nous cherchions de moins en moins à nous exhiber auprès des autres, des inconnus des réseaux sociaux jusqu'aux figures familières de l'entourage, comme si la mise en péril de la relation devait être perçue et sue uniquement par nos yeux seuls. Lorsque nous apparaissions sur une même saisie photographique, nos corps semblaient se repousser mutuellement et nos regards s'échappaient au loin, cherchant un ailleurs du cadre artificiel de la proximité. Le vin que nous partagions revêtait une fadeur caractéristique qui s'emparait de chacun de nos contacts physiques. Cette même fadeur, que nous épuisions plus le temps avançait, a très certainement dû se refléter dans mon regard, aux occasions où tu étais en quête d'une compassion qui aurait dû être éternelle.

Il s'agissait là peut-être d'une trajectoire naturelle, invincible, que seule une poignée d'amants au zèle aveugle parvenaient à infléchir, qui semblait prescrire que plus le temps avançait, moins nous fondions nos espoirs sur un seul avenir et moins nous cherchions à défier la réalité. Il me semble que cela a été particulièrement saillant lors de nos dernières retrouvailles, où chaque seconde devenait oubliable, comme si nous avions cessé de nous souvenir que nous étions à nouveau proches. Le temps n'était plus chargé en étincelles caractérisant les êtres durablement privés de leur pendant. Nous nous parlions peu, sauf pour singer le bonheur face aux autres ou pour avertir à demi-mot que nous étions certainement en train de nous disloquer.

Peut-être avons-nous manqué de zèle, et aurions dû laisser perdurer les moments disgracieux où nous peinions à aligner nos affects, tant les anciennes disputes étaient amplifiées par de nouveaux silences, que semblaient avoir instauré des rythmes quotidiens plus soutenus, dont l'emprise était devenue étrangement plus difficile à contredire. Peut-être avons nous manqué d'imagination, et aurions dû entrevoir une autre forme d'histoire, moins péremptoire et moins réprobatrice, qui aurait été capable d'accepter nos indisciplines et d'offrir à nos errances une autre issue que celle de la pause définitive.

Il ne me semble pas que notre fin avait été inévitable, ni que nous avions été moins fautifs qu'un autre, mais simplement que lorsque la mémoire échoue à se souvenir des promesses

adolescentes du passé, il devient difficile de ne pas apercevoir, dans la facilité avec laquelle les chaînes de notre destinée sur nos poignets se dénouent, le signe éloquent d'une fatalité.

Elle avait ton regard. Des pupilles qui reflétaient l'attention de l'interlocuteur en face, qui jetaient une ancre au coeur des discours abîmés. Elle avait ton MBTI (test de personnalité réputé sur les réseaux sociaux), celui incarnant l'union rare entre la bienveillance et un esprit autoritaire. Elle avait presque ta taille, nécessaire pour appeler le désir d'une voix résolue. Elle avait ton air irrégulier, à la fois détaché et passionnément cajoleur, manifestant une fascination mesurée pour le monde et les foules qu'il abrite, repoussant sans cesse son attirance pour l'étrangeté et la familiarité des personnes peuplant son existence.

La rencontre a eu lieu à l'église, là où la recherche de sainteté se mue en une soif de l'autre. Après avoir brillamment mimé les gestes convenus par la loi, l'assemblée se décompose et devient une multitude de chambres closes, où seuls ceux dont l'origine ou la frange démographique sont partagées peuvent s'introduire. Chez les jeunes, j'avais une place rendue ambiguë par mon absence régulière aux répétitions théâtrales du dimanche.

La table est un objet propice à l'enlacement et à l'inspection des esprits. Nous sommes assis, sous l'emprise de la gravité de la position assise, contemplant le défilé libre des discours flottant par-dessus l'horizon fixe du meuble. Celle que je regardais avait un appétit certain pour les pâtisseries ornant la table, que l'hôte des lieux avait déposé avec une sympathie chaleureusement accueillie par les convives.

Elle me plaisait. Ce n'est pas sa gourmandise innocente, mais parce qu'elle ne cessait de porter sur son visage rassasié, un sourire éclatant qui ressemblait à un soleil que l'on caresse. Elle me plaisait car je la soupçonnais d'être intelligente et capable d'ingurgiter les inepties et les discours confondants que je souhaitais lui infliger. Je l'imaginais se réjouir des contorsions de l'esprit autant qu'elle se satisfaisait de la croûte des pâtisseries disparaissant autour de ses lèvres, d'être une complice dans l'insolence de mes tentatives dévouées à déconstruire l'infatigable routine de la vie. Je l'imaginais pouvoir être pareille que quelqu'un d'autre chez qui l'identité des sentiments semblait peu à peu questionnable. Je l'imaginais pouvoir représenter dans le présent quelqu'un d'autre dont l'absence dans le futur me semblait de plus en plus énonçable. Et tandis que je trempais mes lèvres sur du café tiède, acquiesçant aux mondanités proférées sur la table, je fabriquais le prétexte idéal pour la revoir.

Cela a été à la fois facile et bref. Elle avait une appétence évidente pour les activités physiques et il a suffi de convoquer une partie de tennis ensemble au détour d'une conversation textuelle. Quelques coups de fil formels ont bâti une enclave discrète au sein de nos existences aux temps injoignables, dans laquelle chacun était désormais pressé de se faufiler, pour des raisons étrangères : l'un pour accueillir l'arrivée nouvelle d'un amusement ponctuel, rêvant de s'accaparer des bénéfices des relations amicales, l'autre pour assouvir son désir. Cette contingence construite avait les contours d'une rencontre écrite d'avance entre deux personnes méconnaissables aux histoires effacées, réunies sur une scène de tennis placée dans un stade affalé au bord de la mer, à l'heure où le ciel et la vision s'assombrissent en chœur.

Je suis arrivé peu à l'avance sur le terrain, à bout d'haleine et avec un tambour dans le torse. Nous avons parcouru ensemble le chemin séparant l'entrée de la scène, engourdis par la timidité, accompagnés d'un silence cérémonial devançant chacun de nos pas dans l'ombre. Le stade était majoritairement vide de ses habitués et une fois franchie la porte grillagée, un terrain mélancolique à ciel ouvert nous a accueilli, comme s'il regrettait un temps révolu où des balles jaunes sillonnaient l'air et trébuchaient sur le sol avec une velléité aveugle.

Le ciel était devenu mauve et nous nous voyions peu, il fallait allumer notre voix et échanger des paroles frivoles pour se rappeler de notre co-présence. Je faisais ricocher une balle sur un mur isolé pour m'échauffer, espérant pouvoir déjouer la contradiction entre la partie de tennis et le bal de mes émotions, m'attelant à la tâche avec entrain, afin que la prudence de ces gestes ne puisse trahir qu'une volonté blanche de remporter une manche contre un adversaire.

Il n'a pas fallu longtemps pour me rendre compte que ma maîtrise du tennis dépassait la sienne, si bien que le champ de jeu était restreint à la périphérie du filet, nous avions du nous mouvoir comme au ralenti. Au fil des renvois de balle qui s'estompaient de manière abrupte sous l'effet de notre maladresse commune, je sentais mon ardeur se déliter. Dans le fond de court duquel nous nous approchions rarement, je ramassais les balles égarées en même temps que les décombres disséminées de mes bouleversements antérieurs.

Pour le besoin d'écouler la scène, née d'une imagination enfantine, il a fallu multiplier les semblants d'effort d'être à son aise, juxtaposer des répliques aux émois feints et prétendre de se réjouir des innombrables tentatives de capturer les balles qui s'envolaient au loin du filet de nos raquettes, en dessinant des courbes chaque fois plus grotesques de nos corps agités par une inconciliable mélodie. Nous étions devenus ce que nous n'avions jamais été, un instant oubliable.

Il me semblait à ce moment certain que sa ressemblance que j'avais aperçue était fortuite, que son reflet de mon adoration pour quelqu'un d'autre qui s'était évadé de mes souvenirs était une illusion opportuniste. Et tandis que je récupérais pour la énième fois une balle qui valsait ailleurs, je la regardais encore avec des yeux et un sourire qui, il me semble, imitaient le désir à la perfection.

Séoul est un lieu singulier, qui évoquait une foule de travailleurs acharnés embrassée par un cortège de femmes au charme magnétique. L'air est nimbé d'un arôme composite, teinté d'un langoureux parfum de fumée de cigarette. Chaque escale dans cette ville aux visages familiers mais aux liens absents représentait une chute libératrice, durant laquelle le soulagement de plonger dans mes origines côtoyait la peur de ne pas appartenir aux auras du rythme de vie accélérée et du vocabulaire sophistiqué de cette ville houleuse.

Ce jour-là il ne me semble pas t'avoir vue parmi les badauds qui s'attroupaient sur les quais peu à peu rejoints par les passagers descendus du ciel. J'imaginais ton ombre comme une présence imperceptible, insufflée dans chacun des panneaux publicitaires lumineux marbrant l'aéroport, devenue une des nombreuses silhouettes perdues dans la matérialité impitoyable de la ville. Après avoir fumé brièvement avec mes pensées, je m'engouffrais dans un taxi sombre et austère, en direction du seul quartier qui habitait ma mémoire.

Dans le coeur d'un quartier préservé des excès architecturaux de la ville, résonnant comme les gaietés modestes du quinzième parisien, je pénétrai le domicile rustique que je convoitais à chacun de mes passages. Le studio était enseveli dans une obscurité imbibée du froid automnal. J'entrai dans le minuscule salon silencieusement, comme si je soupçonnais le regard de quelqu'un de nécessaire. Éreinté par le voyage, abandonnant ma frêle valise sur les bords de la pièce, je me blottis dans les draps pâles du lit à la recherche d'un sommeil profond. Tandis que je me noyais dans la neige de la couverture, j'apercevais les nouvelles lueurs animant l'écran de mon téléphone, qui semblaient signaler que mon arrivée avait été ressentie quelque part.

Nous avions l'habitude de faire l'amour si tôt que nos faces séparées se retrouvaient alignées sur le même palier. Nous arrachions nos vêtements comme si nous souhaitions ôter la mort qui recouvrait nos pores de ses doigts désapprouvateurs, prenant en otage notre peau inerte rompue par la distance et suppliciée par les mois, dont nous retrouvions l'esprit et les battements une fois les habits tombés à terre, par la contemplation coite de notre nudité frémissante. Nos sens retrouvés, nous nous réjouissions de la proximité subite, intemporelle, avec un appétit invincible pour les parois inconnues de notre chair, entremêlant nos cheveux et nos voix. Nous nous emmurions dans

l'autre, portés par une insoutenable tentation de nous délivrer de l'attente qui hantait notre existence et dont nous réprimions les torts au cours de nos ébats, à la recherche d'un mouvement capable de miroiter la certitude que le temps aurait pu s'arrêter à cet instant. Émaciés par la sueur et pâles du gel de la pièce, nous avons creusé un tombeau de fleurs dans la neige de la couverture, séparant le monde extérieur d'une frontière d'oreillers écornés. À l'issue d'une révolte fiévreuse, où nous joignons la résolution des promesses à l'indéfinition des caresses, nous nous échouions dans les creux du lit, attachés au-dessus du lac des larmes de notre jouissance.

Notre troisième anniversaire s'est tenu dans un restaurant accouplant l'univers culinaire nordique et le répertoire des saveurs fondamentales du terroir coréen, situé dans un quartier à la frange aisée et régulièrement peuplé par les néons nocturnes. Après une traversée pénible de la ville par les chemins souterrains, nous nous sommes arrêtés chez un caviste aux airs et aux collections raffinés, jetant notre dévolu sur un cru bourguignon onéreux, après un examen scrupuleux de chaque rayon du magasin qui aurait pu être raccourci. La bouteille en main, nous avons marché un moment, traînant les pas, sans égarer un mot.

Nous nous sommes attablés dans une zone enclavée du restaurant, où deux tables distantes étaient disposées, accordant une discrétion ambiguë à la paire de couples qui s'estompait dès lors que leur regard se croisait. Le restaurant respirait l'élégance et arborait une sophistication fière mais cohérente avec les expressions physiques du serveur qui, à la vue de notre bouteille de conviction, avait produit un hochement qui faisait son éloge silencieuse. La luminosité chaleureuse du lieu contrastait agréablement avec la noirceur boisée du mobilier, la propreté tranchante de la cuisine divulguée à tous, ainsi que la géométrie impeccable des ornements sur les tables.

Nous avons sans plus tarder fait couler le vin sur nos langues peu loquaces. Il avait un goût formidable, vêtu d'une robe gorgée de fruits rougeâtres qui était incrustée par une infinité d'épices terrestres. Le long du spectacle séquentiel des mets qui apparaissaient riches puis disparaissaient appauvris de la table, nous échangeons des paroles brèves, déshabillant quelques cadeaux enrubannés, complimentant le vin d'une façon sempiternelle. Nous n'avions pas évoqué le futur, comme si le rituel était devenu désuet et qu'il aurait été une déconvenue de faire preuve d'adolescence comme dans le passé, dans un lieu et un temps où l'atmosphère entière était sublimée par le raffinement le plus net.

Après avoir égayé la soirée du serveur par une offrande pécuniaire excessive, nous avons abandonné la fête pour nous retrouver dans une rue déserte où chantaient encore monotonement les enseignes de la nuit. Tes bottines résonnaient sur le trottoir grisé, tandis que tu t'efforçais d'imprimer la devanture du restaurant sur ton téléphone. Dans le taxi qui nous avait pêchés, nous ne

parvenions pas à détacher du regard le champ des néons qui reflétait les airs romantiques perdus du restaurant et exhumait à notre place chaque fragment de notre énième anniversaire, qui s'évacuait dans nos pensées, dévalant les pistes du souvenir.

Pris dans l'étau de nos rythmes de vie *adulte*, devenus plus chargés, moins sécables, la tienne par la transition vers un poste plus confortable dans un quartier illuminé par les cols blancs, le mien au nom de l'inanité du télétravail, qui troquait la liberté géographique avec l'intransigeance de l'indisponibilité, nous déjeunions à rebours du temps.

Je me rendais aux alentours de ton lieu de travail, où nous peinions à nous faire une place parmi la foule de travailleurs aguerris, dont l'assignation des sièges dans les lieux de commensalité semblait inscrite d'avance dans une norme qu'il ne fallait pas réfuter. Lorsque nous parvenions à nous asseoir face à face, nous devions nous affairer, tenir l'essoufflement des tables voisines, reprendre notre vis à vis s'il traînait derrière nous, échafaudant le prochain itinéraire qui allait nous mener au café où nous tous pourrions siphonner la trace des aliments soudainement ingurgités.

Il arrivait qu'après une journée à flâner dans les cafés du quartier où je feignais m'adonner à une déambulation studieuse, l'attente devenait peu supportable et je ressentais ton dévouement au travail comme une forme de négligence nouvelle qui me paraissait abrupte ou que j'avais failli à anticiper. Imaginant ta présence imminente sur les quais déployant les bus de retour, j'errais dans les rues de la ville qui se désanimaient de ses attractions jusqu'à une heure avancée de la nuit, après avoir épuisé les services des bouquineries, cafés et boutiques éphémères dont la fermeture s'amorçait en chaîne, cherchant à distinguer ton ombre sur l'effigie des écrans nocturnes, au sein de l'obscurité des vitrines des restaurants ou parmi la silhouette des travailleuses qui désertait les lieux dans les bras de leurs compagnons.

Peut-être aurais-je du cesser plus tôt ma traque solitaire du moment où tu serais congédiée du travail. Peut-être aurais-je du trouver un prétexte plus vraisemblable pour prolonger mon immobilité dans un quartier qui s'endormait activement. Dans le bus du retour, je savourais le goût âpre d'avoir renoncé, les yeux rivés sur mon téléphone, où j'attendais toujours une lueur de pensée venant du quartier duquel je m'éloignais.

Je te retrouvais au bout de la nuit recroquevillée dans le salon qui me paraissait davantage minuscule, visiblement épuisée par les pendules du travail. Je te voyais désireuse d'une main insoupçonnée pour défaire tes vêtements, avec une voracité qui aurait pu te rappeler que tu étais convoitée, que je ne me sentais plus capable d'offrir en raison de mes turbulences antérieures où j'avais ruminé l'idée obsessionnelle que ma présence à Séoul avait perdu de son importance.

Je te raccompagnais chez toi, transportant tes épaules affaissées au travers de la ligne droite séparant nos domiciles respectifs. Après une brève accolade, je rebroussais le chemin, mordillant une cigarette incandescente, avec la crainte que nous répéterions nos journées asynchrones le lendemain.

Nous avons certes eu des moments gais et idéaux, dont la légèreté insouciante esquissait nos sourires et nous emplissait du tendre bonheur de l'existence. Comme à notre habitude, nous comblions nos journées en les habillant de la trame temporelle de notre agenda numérique, que nous tenions avec un esprit alerte depuis les prémisses de notre rencontre, cherchant à dépasser les incertitudes de la relation à distance par le pouvoir régulateur de la documentation, appréciant la liberté de choisir, parmi les activités énumérées avant notre réunion, seules celles qui méritaient d'être vécues dans le présent ensemble.

Il m'a semblé qu'à partir d'un moment fugace, nous avons cessé de nous exprimer sur la dissonance et la conformité de nos actes à l'aune de l'agenda, multipliant les allusions à des activités qui n'étaient jamais inaugurées, omettant celles dont l'inscription était décelable, comme s'il était plus facile d'ignorer leur existence plutôt que de les soumettre à de multiples révisions qui auraient nécessité que nous dévoilions notre vulnérabilité face à l'indifférence grandissante pour l'écoulement du temps qui nous était imparti.

Un soir, nous nous sommes arrêtés au pied d'un arrêt de bus que tu avais choisi, abandonnant notre voyage dans le bus que nous empruntions jusqu'au bout. Le ciel était ténébreux et dégageait une humidité qui avertissait d'un début de pleurs. Nous nous sommes installés dans un café au goût des habitants de la ville, arborant une sophistication artificielle mais jouissive, qui s'illustrait par un penchant pour les meubles en bois et la diffusion d'une musique de jazz mondain émanant des mouvements circulaires d'un disque en vinyle mis en valeur sur le comptoir. Nous avons commandé deux cafés aux reflets foncés, dont la texture astringente aurait pu être croquée à pleines dents.

Tu as énuméré une à une chacune des raisons pour lesquelles tu te sentais moins aimée, énonçant pour la première fois la véracité de notre solitude commune, avec une voix tranquille dont la placidité avait toujours excédé ma raison et encensé mes émotions. Tu avais achevé ton discours en convoquant les vertus de mon discernement, qui avait sauvé notre relation de maintes turbulences, dont l'usage opportuniste semblait traduire une volonté de remettre le sort de notre couple à ma seule décision. Il ne me semble pas que cela avait été une demande illégitime, ayant été le propre initiateur de notre relation, mais il me semble qu'il s'agissait d'un fardeau dont j'étais incapable de réclamer le partage. En proie à une culpabilité aigüe que je ne pouvais laisser

transparaître, j'avais murmuré une réponse à demi-mot, convoquant à mon tour un accusé parfait, peut-être était-il préférable de laisser le temps décider de notre futur.

Nous sommes sortis du café, faisant nos adieux silencieux à la tempête. Les vitrines pavant la rue étaient trempées par le passage d'une averse à l'insu du monde. Tandis que nous hésitions à choisir une destination, acculés sur un carrefour aux lueurs irradiant d'excentricité, j'étais tiraillé par un impensable désir de t'abandonner et une irrépressible pensée d'énoncer, haut et fort, l'amertume qui fendait les murs de mon esprit.

Je te raccompagnai chez moi, au terme d'une marche sinueuse dans les rues endolories de la ville. Tandis que tu étais assoupie, j'écrivais, sous la lumière d'un lampadaire, la lettre où j'incorporais des vers qui reflétaient notre fin proche. Nous nous sommes déshabillés dans la dernière pénombre, je suis monté dans le dernier taxi menant vers l'aéroport puis dans le dernier vol qui m'éloignait de Séoul. Pour la première fois au moment de rejoindre les airs, je n'avais plus l'écho de ta voix qui trottait dans les oreilles et tenais, dans le creux des mains, un message affectif où toute la tristesse écrite était restée inaudible.

Plus tard, je me rappellerai d'une scène, à travers une séquence filmique enregistrée à la volée dans mon téléphone, où j'étais planté devant la télévision, captivé par le spectacle, tandis que tu appelais à plusieurs reprises un nom d'une voix attendrissante, figée, que personne n'avait songé à répondre.

Phuket était un îlot calme à la verdure exacerbée et aux rayons de soleil imperturbables, où le sentiment de vivre pleinement se cristallisait à la vue d'un ciel et d'un océan azurs aux confins indécélables. Nous avons accédé à cette brèche à tour de rôle, traçant des trajectoires distinctes dans le ciel, émigrant de nos foyers de l'ordinaire, toi les houles coréennes et moi les cars sénégalais. Tourmenté par la chaleur, me frayant un chemin dans un aéroport à l'architecture vétuste qui ne semblait pouvoir ternir le sourire des voyageurs, nous avons rapprochés nos corps moites près du quai où bourdonnaient les taxis, souriant comme des amants, pour qui la brièveté du séjour résonnait comme la promesse d'une liberté que le temps ne pouvait mesurer.

Notre lieu de résidence était cloîtré dans un quartier où trônaient les bâtiments de villégiature, au bout d'une allée jonchée de palmiers, à l'abri de la clameur urbaine. Nous avons déployé les portes coulissantes puis avons avancé dans l'autel à l'agencement inconnu, la nudité de nos pieds enlaçant le sol strié de troncs en bois, nos faces soudainement illuminées par un jardin

soutenant la toile céleste, dont le centre était englouti par une piscine aux reflets scintillants. Étourdis par la chaleur, nous avons dévêtus nos torses et enfilé des tenues plus légères, comme si nous réclamions que le soleil nous submerge davantage.

Des attractions visuelles de Phuket nous avons empli nos yeux creusés par la cataracte de la distance. Nous avons sillonné ses étalages de fruits gorgés d'âme, flâné dans ses galeries riches de choix mercantiles épargnés aux voyageurs évadés de l'Occident, irrigué de nos pieds clandestins ses plages ensablées aux écumes immaculées, traversé ses forêts étincelantes au feuillage exubérant, disséminées parmi le morcellement miraculeux de ses îles (sous la voix fantomatique d'une guide qui prenait un plaisir inaltérable à menacer ceux qui ne respecteraient pas les heures de ralliement).

Nous nous sommes servis de la commodité déconcertante des services de livraison pour étendre nos moments de réclusion tenace dans la résidence, savourant le riz que le vent avait emporté sur nos draps, riant en face de la télévision dont nous apprécions les mièvreries. Aux temps volés par le télétravail, qui avait une emprise encore à ses prémisses, je portais une attitude docile et investie, m'abstrayant du cadre désinvolte de notre quotidien effondré dans le plaisir. Tandis que je supportais les caprices professionnels de la personne qui avait ma charge, je te voyais brasser les flots de la piscine, succombant dans l'instant, accoutrée d'un maillot de bains aux couleurs mouvantes qui hérissait les poils de mon désir.

Nous nous sommes disputés, rappelés à l'ordre par les exigences physiques de nos escapades régulières, puis réconciliés, blottis dans les lianes de l'autre, avec le hululement insomnique de la nature qui proliférait au-delà de la demeure et crépitait dans nos oreilles, sous la voûte d'un ciel d'obsidienne dont les astres se miraient sur le reflet immobile de la piscine, soupirant sur nos plaies disparaissantes.

Nous nous déplaçons confortablement installés dans les taxis qui se ruaient aux moindres appels des voyageurs à la fortune éphémère, multipliant les allers-retours entre le calme de la résidence et la cacophonie de la ville. Le long de la route qui distendait ces deux lieux, nous apercevions des paysages aux formes inachevées, chez qui l'ombre de la croissance urbaine semblait s'être rétractée, préservant d'une défiguration uniforme de leurs traits et dévoilant ce qui semblait avoir été, le cœur battant de cette civilisation, dont l'authenticité respirait toujours. Dans ce cadre où se juxtaposaient des archétypes sociaux éloignés, qui défilait à la hâte sous nos yeux béats, il me semblait que nous existions dans un moment sans bornes, élu.

Un soir, nous nous sommes invités dans la salle grandiose d'un restaurant qui essentialisait le régime carnivore. Nous étions vêtus de noir, les nuques dévoilées, comme pour accentuer notre anonymat désintéressé dans le tableau lubrique de la ville, notre esprit saccadé par une impatience

enfantine, tandis que nous nous approchions des abords du restaurant, dont les murailles élevées semblaient chercher à dissuader ceux qui étaient dotés d'un goût inférieur.

Nous avons rejoint la cohorte attablée de la gente vêtue de noir, qui semblait obscurcir la salle resplendissante par sa verrerie sophistiquée et ses murs émaillés de gris. Convoquant une érudition artificielle, nous avons demandé un cru bordelais à l'allure robuste et des plats bovins dont l'état inerte nous avait été exhibé par un serveur aux gestes mesurés. La viande et le vin s'entrechoquaient sur nos palais, captivant nos sens habitués à ces accords.

Tandis que nous découpons nos mets brunâtres et perpétuions le concert de saveurs, tu avais fatidiquement soulevé la question de notre futur. Il me semble que j'étais toujours incapable de forger un avenir susceptible de contenir notre éternité et d'encercler ton bonheur. D'une voix confondue par le vin, il m'a semblé que la seule certitude que je pouvais t'énoncer était celle que le bonheur qui nous submergeait en ce moment devrait être voué à perdurer. Après avoir délié l'âpreté sous nos langues par le florilège de sucre qu'apportaient les desserts, nous avons quitté le luxe du temple, s'enfuyant comme deux ombres pressées de rejoindre le lieu lumineux d'où elles avaient été libérées.

Un soir, je m'étais agenouillé face à ses jambes repliées sur le rebord du lit, déterrânt une bague imaginaire enfouie dans la paume de mes mains, lui énonçant d'une voix appesantie par les réticences de la raison, le souhait anticipé d'unir indéfiniment nos corps et notre esprit. Je ne pense pas qu'il s'agissait d'un acte entièrement mu par la volonté de l'esprit, découlant davantage de l'élan d'un désir dont la voix ne parvenait plus à être tue. Il ne me semble pas qu'il s'agissait d'une promesse suffisamment noble pour être récitée, ni d'avoir été un engagement capable de nous délivrer des incertitudes récurrentes que nous subissions. Je me rappelle simplement que, tandis qu'elle portait sur son visage un sourire qui ne cessait de s'émerveiller, je ressentais comme un jardin florissant naissant dans le coeur.

Chaque fois que j'amarrais à Séoul, j'étais saisi d'abord par la vélocité laborieuse des habitants qui était à l'oeuvre dès les premiers contacts administratifs, puis par ta silhouette qui bondissait de la foule renfrognée par l'attente, comme une lueur ravissante. Tu avais enroulé une longue écharpe qui semblait prolonger ton sourire exquis et glissé dans mes mains une cigarette que recrachait un paquet dont l'ouverture était récente. Nous nous sommes agrippés par les mains qui se

tortillaient de stupeur et avons traversé le tunnel de l'aéroport jusqu'aux sièges d'un taxi, où nous avons laissé dansé nos mains sur le territoire de nos corps rassemblés.

Mon séjour étant destiné à être court, enchâssé dans l'emploi du temps familial et son rythme régulier, je me suis installé dans un studio avoisinant une rue marchande, infiltré parmi une mosaïque de devantures criardes qui annonçaient des prix que peu pouvaient disputer. L'intérieur du domicile était composé de meubles aux couleurs dépareillées et dans un coin de la chambre, un projecteur filmique figurait, rayé par les époques et le changement incessant des locataires.

Du marché environnant nous avons récolté des mandarines dont les épiluchures s'enroulaient sur la couverture du lit, que nous dégustions les membres enlacés, en mirant les agitations qui se dessinaient sur la blancheur tachée du mur, sous le feu ronronnant du projecteur. Les images murales disparues, nous fuguions du froid automnal en nous rapprochant, redécouvrant la faculté de désirer ardemment, noyant les conversations futiles qui émanaient de la rue qui se séparait de sa dernière clientèle, hésitante sur le seuil de la nuit.

Le lendemain, nous nous promenions sur le gris de l'avenue que l'aube avait arrosé de feuilles mortes dont le frémissement rappelait les brisures des peaux de croissants. Au fil de nos pas, les paupières grillagées des enseignes se levaient avec la lenteur symptomatique de la matinée. Je te raccompagnais jusqu'à l'arrêt du bus qui t'acheminait vers ton lieu de travail, dont le passage rompait la liaison de nos mains et celle de nos corps, qui conservaient les plaies amoureuses de la nuit sous le pelage protecteur de nos écharpes.

Tu avais rencontré mes parents, dans un restaurant aux airs traditionnels qui servaient des mets qui procuraient une consolation délicate à ceux qui vivaient épris d'une nostalgie aiguisée pour les rites et les agréments symboliques du passé. L'attention portée au régime végétarien avait plu à ma mère et mon père, fidèle à son humour mordant, t'avait remerciée de m'assortir en dépit de l'anarchie de mon style de vie. Tandis que nous nous dirigeons vers le café où les échanges cérémoniaux pouvaient reprendre leur train doux-amer, semant la pluie qui répandait ses gouttes sur nos parapluies, j'apercevais derrière nous, sur le sillage de nos pas, mes parents agglutinés sous un parapluie singulier et songeais au peu de choses auquel le bonheur pouvait tenir.

Ce jour-là, après avoir quitté la compagnie de mes parents, nous avons basculé sur une envie fiévreuse de nous enliser dans l'autre. Cherchant un lieu doté de murs dans un quartier qui inspirait l'indifférence, nous avons accédé à un hôtel délabré qui vibrait d'une malpropreté sordide. Sur la toiture en bois rabattue sur le lit, un judas à la vitre entrouverte traçait une voie sonore entre les riverains et la chambre endommagée. Tu avais sangloté soudainement, t'indignant sur la misérabilité de notre situation, scindée entre les exigences indiscutables de la famille et

l'écoulement constant du temps parcimonieux qui nous était alloué. La complexité de tes pleurs avait forgé un moment de répit qui illuminait les souillures malveillantes de la chambre.

Sous la pluie battante qui assombrissait davantage les traits de la ville, nous nous sommes réfugiés dans un restaurant aux lumières exacerbées et au charme dérisoire afin d'atténuer notre déperdition. Tandis que nous ratissions nos assiettes avec dédain et exaspération, je maudissais tout bas l'intransigeance du monde et mon incapacité de nous délivrer de la cavale du temps.

Avec l'arrivée de mes parents, j'avais rompu avec le domicile qui rôdait dans ton quartier de résidence et avait rejoint l'hôtel familial, qui se situait dans un lieu où les affaires économiques étaient portées à l'effolement. La distanciation inutile de nos logements avait allongé la durée durant laquelle nous transportions nos figures vers l'autre, élargissant simultanément la carte de nos pérégrinations urbaines, qui produisait un décalage silencieux dans ma capacité à discerner les délais.

Un soir, nous nous étions donné rendez-vous sur un point de la ville dont le voyage me paraissait inabordable. Croulant sous une dette temporelle, tu m'avais reproché une apathie d'esprit inopportune. Dans une épicerie solitaire placardée sur une bifurcation, je m'étais procuré une boîte de bâtonnets chocolatés à l'emballage alléchant, après avoir tendu un billet au montant excessif qui avait déclenché une marée d'argent dans la caisse enregistreuse, résonnant comme les débris de mon insolence. J'accourus jusqu'à ta silhouette blessée par l'attente, recouvris tes mains d'un trésor frêle, alignai mon visage en face du tien, jusqu'à qu'un sourire de résignation se soulève de tes joues à la surface enneigée.

Au restaurant où une foule se contemplait dans la glace d'une cuisine italienne édulcorée par les saveurs coréennes, tu avais insisté que je choisisse les mets qui allaient décorer notre table, comme pour dissiper mes écarts antérieurs. Obsédé par ton ton raisonnable j'avais demandé des pâtes onctueuses et des pièces de viande cuites à vif. Nous trempions nos palais raffermis dans les flots d'un bordelais rouge aux reflets mauves, dont le charme était décuplé par nos verres aux ouvertures béantes.

Les plis de ta robe miroitaient les ères du passé, égarant mon regard dans le sourire gravé sur ton visage, où j'apercevais la certitude que nous ne cesserions pas, quand bien même mon quotidien et tes traces à Paris allaient s'évanouir au terme de mon séjour à Séoul.

Nous avons rejoint les passants de la rue, qui ressemblaient à des spectres sillonnant une ville qui nous était demeurée inconnue. Portés par une flânerie ivre, nous nous sommes arrêtés dans la chambre d'une voyante pour apprécier sa capacité à deviner notre avenir à la lecture de ses cartes aux effigies médiévales. Au bout de la rue, un jardin enguirlandé de houx luminescents

accompagnait un édifice taciturne dont les travailleurs fabriquaient des produits de renom. D'autres couples déambulaient sur la scène, pressés de conserver le spectacle inopiné sous leurs yeux dans la mémoire de leur téléphone.

Inexpressive face aux émotions artificielles, tu dansais sous le feu intimidé d'un réverbère, levant tes souliers au-dessus du gravier atterré, envoûtée par le vin que Paris nous avait emporté, par la lune qui souriait de ses lèvres pointues, par l'errance indéterminée de nos pas dans la rivière nocturne des rues de Séoul.

Le mariage de mon frère s'est tenu entre les murs d'un bâtiment somptueux, prisé par les plus fortunés, dans une salle où l'allée plongeait dans une galerie de vitrines et de fleurs dévisagée par une nébuleuse de lustres. Parmi les volte-faces entre gens tombés dans des circonstances exceptionnelles, les accolades brèves entre membres d'une famille dont le sang se diluait dans les encres du temps, le bal minutieux des commis engoncés dans leur costume, j'attendais avec impatience l'arrivée de ta silhouette oscillante dans la vallée des merveilles horribles.

La cérémonie de l'union s'était déroulée sans encombres ni sursauts, comme la projection d'un film qui énonçait la définition canonique de l'amour. La salle était comble d'un public aux appartenances multiples, rendant hommage à l'étendue sociale et culturelle des existences dont mon frère et ma belle-soeur avaient partagé le cours de vie. Les discours étaient énoncés en français puis traduits en coréen, créant une redondance dans les rires et les émois, retranchés dans des rangées de table distinctes. Tandis que nous nous agglutinions pour répondre aux exigences nombreuses d'un photographe zélé, l'entourage de mon frère d'abord, puis celui de ma belle-soeur, j'imaginais durant l'aveuglement de l'assemblée sous l'éclat photographique, le jour où nous pourrions figurer sur la même prise, effaçant les divergences de nos cercles sociaux. Dans une cage d'escaliers, détrompant le regard austère des familles, nous nous sommes embrassés furtivement, complimentant nos costumes d'*adulte*.

La seconde manche du mariage, aux conduites plus volatiles, s'est tenue sur les cimes d'un hôtel qui saisissait les sommets de la ville dans un tableau vertigineux, où les étoiles traînaient parmi les élévations urbaines. Nous nous sommes installés sur la terrasse étoilée, dans un divan ombragé, nos joues rougies par le froid et les flûtes de champagne. Quelques ombres titubantes s'accoudaient sur la balustrade pour épouser du regard le ciel de Séoul.

Je me rappelle avoir énuméré dans mon esprit les idées qui le noircissaient. Mes ressources administratives s'amenuisant, une double séparation s'annonçait à mon départ le lendemain, celle de m'éloigner de ta ville puis quelques semaines plus tard, celle de quitter la nôtre. Je savais que

j'étais incapable de réclamer ta présence continue pendant que tu disparaîtrais dans un taxi pour répondre au glas du travail. Je savais que je te retrouverais le lendemain, avec ton sourire qui tordait le réel pour y enfouir des songes irrésistibles, encerclée par la meute d'accompagnants de l'aéroport. J'avais simplement le pressentiment qu'un jour, j'allais cesser de t'écouter.

Le milieu

- « Le fond, c'est aussi la forme. »

Une brillante sorbonnarde à la peau pâle.

Ce jour où je suis descendu à Séoul, le cœur de l'été battait à plein rythme. Je logeais dans un studio étroit qui avait renoncé à la beauté pour cultiver l'ergonomie, plaçant le dortoir au-dessus de la pièce principale, qui le rejoignait tant bien que mal le long des marches incertaines d'un escalier où nos pas s'imprimaient sur un film de poussière. L'appartement était enfoncé dans une cité prisée par les travailleurs de la ville qui roupillaient un instant la nuit puis dirigeaient leurs pas ensommeillés vers l'avenue proche où les transports communs leur déployaient leurs portes avec une cadence infaillible.

Nous avons repris notre train de vie habituel où je me rapprochais de ton lieu de travail au déclin du jour pour embarquer ta silhouette désenchaînée qui nous transportait vers un lieu idéal où nous pouvions entonner les airs sots de ceux qui se contentent de se réjouir d'exister. Nous ébruitions les ruelles silencieuses par le fanfare de nos pas, répandant notre joie insoutenable au sein des crevasses de la ville qui s'effarait dans la promesse des loisirs artificiels.

Il arrivait que le désenchantement fasse surface, accroupi dans l'ombre enivrante de nos journées dont nous veillions sur l'aménagement comble, révélant des envies tenaces de solitude à rebours du cloisonnement du temps sur nous-mêmes. Lorsque je succombais au désir de me désintéresser de nos moments, je te retrouvais sur le seuil de ma demeure où la culpabilité avait semé ses ronces, éplorée par l'intransigeance de mes idées, dont je m'empressais de dénouer les fils tortueux au rythme saccadé de ta respiration. J'ignore pourquoi l'émoi de ton chagrin suffisait pour interrompre le bruit discordant de nos dissentiments et nous précipiter dans un silence réconciliateur, qui culminait par le retentissement de ta voix dont le timbre était réenchanté par une candeur miraculeuse.

L'île de Jeju était un refuge qui absorbait les pensées et les corps harassés provenant de la métropole dans le tremblement incessant de ses vagues et la plénitude intacte de ses pistes verdoyantes. Ses habitants conversaient avec un argot mélodieux qui semblait avoir divergé des conventions linguistiques. Dans l'attente du bus qui prolongeait son arrivée, nous avons souri face à la caméra de nos téléphones, comme si nous souhaitions nous souvenir du moment précédant notre chute dans la falaise de la tranquillité.

Assis sur les sièges du bus dont les annonces d'arrêt se raréfiaient progressivement, nous avons longé du regard les acres de l'île qui défilaient entrecoupés par les façades pittoresques des habitations, qui à notre passage semblaient dédaigner la modernité que nous transportions dans nos bagages et nos esprits. Nous avons atteint une agglomération menue reculée dans le versant nord de l'île, dont l'arrêt de bus désert fixait la cour d'une école primaire qui ployait sous les caresses du soleil et de la brise marine. Les roues de nos valises prenaient plaisir à broyer le sol craquelé qui pavait le chemin menant à notre résidence. Nous les avons abandonnées sur le pas de porte luisant, après avoir brièvement croisé l'hôte zélé qui souhaitait prolonger le lustrage du lieu durant la durée de notre fuite.

Dans un café proche dont la décoration vive rappelait l'élégance décontractée d'un quartier de parvenus, nous avons demandé des cafés aux appellations et aux recettes fantaisistes afin de nous éloigner davantage de la réalité. Tu avais feuilleté un livre qui ornait une étagère ostentatoire et relatait les exploits visuels d'une ville côtière bâtie en Europe, comme si blottie dans le voyage en cours, tu souhaitais imaginer la trame de notre prochaine évasion.

Nous nous sommes attablés dans un restaurant dont les tables étaient inclinées le long du sentier pierreux qui jetait les corps et les regards dans l'abîme bleu et sa lisière ensablée. Nous avons dégusté une assiette de poisson cru aux bouchées charnues et un bol de nouilles qui bouillaient au milieu des épaves de crevettes. Nous avons emporté le goût salin des mets avec une bouteille de blanc dérisoire que nous avons ouverte sous le flot de paroles du serveur, qui s'adonnait à une récitation décomplexée de formules qui ressemblaient à des injonctions commerciales.

Quittant le champ des écumes et sa foule de baigneurs, nous avons rebroussé le chemin vers la résidence, coupant à travers les haies de buissons et le sentier de marches qui louvoyait jusqu'à sa porte d'entrée, notre démarche empreinte de l'euphorie qu'instillait nos yeux émerveillés par ses murs blancs, sa toiture en tuiles brunes et le faisceau de lanternes jaunes qui patrouillaient sur son jardin dont les réflexions féériques semblaient arracher la résidence de l'horizon céleste aux lueurs crépusculaires.

L'intérieur était noyé dans la chaleur du beige recouvrant le parquet et les murs, dont le scintillement était atténué par les reliefs boisés des meubles et les aspérités en pierre qui logeaient dans les finitions de l'assemblage des pièces. Sur la surface polie d'une table qui jouxtait la baie vitrée saisissant les contours sauvages de l'extérieur, deux verres de vin étincelants à la taille démesurée trônaient. Des tableaux mettant en scène des motifs abstraits apportaient du désordre dans les formes droites qui maîtrisaient le lieu, étourdissant le regard. Au centre du séjour, un escalier aux marches discontinues donnait accès à une pièce mansardée où un projecteur filmique dévisageait le mur nu, dominé par les pentes du toit qui regardaient vers le firmament.

La nuit, au milieu de l'obscurité aveugle de l'île et du frémissement des herbes que frôlaient les vents nocturnes à leur passage, abandonnant la luminosité des autres pièces à leur cécité, nous unissions nos voix dans une chambre à la porte entrebâillée, les yeux pendus dans les constellations qui se dessinaient sur le ciel de nos paupières.

Un soir, nous avons dirigé nos pas vers un restaurant dont l'appellation aux résonances aigües nous avait plu. Nous avons emprunté un bus à la ferraille bruyante qui nous a déposés sur un terrain dont la vacuité humaine réjouissait nos sens. Nous avons erré un temps court, durant lequel nos sandales claquaient sur la peau grisâtre de l'asphalte morne, les yeux fixant l'agonie des nuages qui cédaient aux rayons du soleil couchant, au-dessus de la fourrure des arbres qui vacillait le long du sentier que nous foulions avec une indulgence gaie. Au loin, les traits du restaurant se révélaient sous l'allure imposante d'un monolithe gris dont les fondations arquées étaient vêtues de briques cramoisies.

Nous avons pénétré le restaurant par ses cavités vitrées, happés par une salle où le rustique des meubles se confondait parmi les reflets modernes d'un lustre fleuri de verre et des lumières résonnant des bouteilles exposées dans une bibliothèque aux lignes métalliques. Au sein des briques qui hâlaient les murs et du ciment qui peignait les jambes du toit, le lieu prenait l'apparence d'un atelier où l'on parvenait à fabriquer la symbiose des temps ayant foulé l'histoire.

Le service avait été d'une délicatesse exaltée, portée par la propriétaire des lieux qui semblait ravie de la paire de figures qui s'était retrouvée dans sa galerie désœuvrée, guettant les moindres signes qui émanaient de notre table, trompant la quiétude des tables voisines. Nous avons versé nos voix dans la buée silencieuse du restaurant, égrenant des paroles où le sens importait peu, nos mains s'emparant des morceaux de fromage nappés de miel dont nous n'avions pas réclamé la délicieuse intrusion.

Le soleil avait retroussé ses rayons et une pénombre chaleureuse ensevelissait le restaurant, quelques lanternes s'exclamaient en jaune pour accueillir le ciel au dehors qui se décomposait en

mauve, jaillissant des vitres qui rompaient les murs. Nous faisons tinter nos verres de vin (en mémoire des syllabes qui nommaient le restaurant) remplis par l'expression allègre d'un rouge italien dont les reliefs sombres étaient agréables sur nos palais, que nous agrémentions de pâtes onctueuses.

Chaque fois que tu tentais de saisir mon portrait mouvant et enclenchait l'objectif de ta caméra, j'étais traversé par une pudeur langagière qui m'empêchait d'aboutir les mots qui acheminaient ma pensée, m'embourbant dans des gestuelles énigmatiques qui étaient destinées à dérober un sourire. J'ignore pourquoi tant de maladresse inespérée, tant de refoulements encombrants avaient été convoqués, lorsque la formulation du bonheur qui nous inondait pouvait être si laconique.

Tu avais saisi mon sourire narquois, qui me semblait assortir les mets qui composaient la table, dont la prétention élégante choisie nous était chère. J'avais saisi ton sourire accompli que tu portais au sommet de ta silhouette bordée d'une jupe rose, qui semblait ignorer que chacune des merveilles qui avaient émaillé notre séjour étaient fortuites et inescomptées, pour n'énoncer que la pâle évidence qu'il nous suffisait d'exister pour nous exaucer. Après avoir témoigné notre gratitude échevelée à celle qui avait forgé l'amabilité du dîner, nous avons pris le chemin du retour vers le domicile, nos corps dandinant sous le champ étoilé, tandis que nos ombres louvoyaient sur le trottoir, imprimant des trajectoires ivres qui nous décollaient de la réalité.

Je me rappelle d'un film mettant en scène la traque aveugle d'un policier qui s'est épris d'une femme dont il était à la fois incertain et sourd si elle avait ôté la vie de son conjoint. C'était un film à l'esthétique haletante, dont le dénouement était méthodique et percutant. À la fin de la projection, tu m'avais reproché de ne pas avoir libéré mon regard de l'écran pour le plonger dans le tien. Je me rendais compte que chez certaines personnes, en présence de l'art, il importait davantage de baigner dans le plaisir que notre regard est accompagné, que de se noyer à corps perdu dans les sinuosités esthétiques de l'oeuvre.

Tu avais tenu ta promesse de revenir dans la ville où tes empreintes avaient été durables et qui demeurait pétrifiée par ton adoration. J'étais arrivé en avance sur les quais, l'esprit accaparé par ta venue prochaine sur Paris, qui résonnait à travers les heurts des secondes sur les remparts du temps comme le frétillement d'un songe dont la réalité radieuse nous remplissait d'une indistincte incrédulité.

Mes yeux s'étaient alliés à ceux de la foule, qui scrutait les écrans avec une impatience mêlée d'appréhension, craignant l'avènement d'une intempérie imaginaire, à l'affût du retentissement d'une inscription qui allait interrompre la douloureuse attente de ceux qui étaient plantés face aux portails impavides dans l'antichambre de l'aéroport, rêvant de sourire à l'apparition de la silhouette qu'ils avaient chérie à en oublier sa distance.

Tu es apparue face à moi comme une lueur sauvée de Séoul, la chair recouverte d'un pull gris, le visage effleuré par des cheveux que le vol avait ébouriffés, flanquée d'une valise imposante qui transportait le poids de ta décision de réaliser nos retrouvailles. Nous avons rapproché la surface de nos lèvres que le sourire avait muselées. Tu m'avais reproché la platitude de mon regard, qui se rétractait poliment comme s'il apercevait une inconnue. J'ignore pourquoi mes pensées étaient bornées par la certitude que ta présence serait courte et que ton départ dans les jours à venir allait provoquer un désordre d'affliction.

Au bout de l'allée qui jumelait les personnes aux mains des chauffeurs acariâtres, nous avons attendu sur la chaussée, comme des enfants chevronnés. Dans le taxi grisâtre qui nous a repêchés, dont les vitres s'animaient des paysages de Paris qui se révoltaient de plaisir sous la chute flamboyante du soleil, nous avons rêvé du passé, de ses quotidiens émerveillés qui avaient coordonné les mouvements de nos émotions et avaient désarmé les pudeurs de la raison, puisant sa ferveur dans le temps qui diminuait inlassablement pour figer nos destinées dans le murmure silencieux de la croyance en une idylle à distance.

Nous étions arrivés au pied de l'immeuble qui gisait sous les ponts d'une cité aux commerces abondants, que nous avons occupée à tour de rôle. Tu ne cessais de me saisir depuis les entrailles du taxi, intercalant ton objectif entre nos visages, tandis que je faisais rouler ta valise à travers l'entrée souterraine de l'immeuble, barricadé derrière ses portes à serrure magnétique. Dans l'ascenseur qui nous élevait vers la demeure de nos épopées, tu nous a saisis à la volée, nos corps vêtus comme des résidents éphémères, emboîtés dans les traits d'une silhouette unique, qui se mirait dans la glace effilée poussiéreuse du monte-charge, arborant une mine d'élus.

Éreintée par le voyage, ton corps s'était réfugié dans les courbes soyeuses de la couverture au pelage irrésistible, abandonnant la conscience. Au rythme de ta respiration ensommeillée, j'avais préparé une soupe aux oeufs comme dans les souvenirs, réunissant sur la table accolée à la cuisine les ingrédients glanés chez l'épicerie coréenne qui desservait pieusement la rue gardant l'immeuble.

Après un dîner sommaire où nous sourions à l'envi dans l'enfouissement mutuel de nos regards, nous avons quitté les contours de la table pour amarrer sur les flots du lit qui nous accueillaient avec une douceur mélodieuse, à laquelle s'invitait en chœur chaque pli de

l'appartement où se vautraient les émanations de tes bagages, rendant la quiétude harmonieuse à l'appartement dont tu m'avais légué la blancheur inestimable.

Le lendemain, nous avons croqué le pain matinal et englouti la crème de nos desserts favoris, les paupières attendries par les gouttes du soleil qui noyaient la pièce. Nous avons marché vers l'épicerie du quartier dont nous estimions les rayons exhaustifs et la réputation argentée, qui s'exhibait le long de sa construction étagée où chacun pouvait s'approvisionner maigrement ou avec abondance du délicat sentiment d'être fortuné. Tu avais insisté à protéger ton visage sous les visières d'un chapeau terne afin de signaler aux figures curieuses et familières du quartier que la durée de ta présence était comptée.

Nous avons poussé nos pas dans les ruelles du quinzième dont les animations contenues étaient réparties parmi la myriade de résidences aux façades monotones qui luisaient d'une modernité inachevée. Sur une chaussée étroite où les corps des passants s'esquivaient maladroitement, tu m'avais intimé d'une voix fugitive de ne pas défaire le noeud de nos mains, quand bien même elles se seront ridées par le cheminement des jours.

Le soir, nous nous livrions hagards aux bouteilles de rouge que j'avais cueilli à un marchand de vin qui portait une attention fanatique sur la teneur brute et la qualité artisanale des choix qui ornaient ses étalages. Nous avons ouvert la bouteille que tu avais sauvée du bal du commerce et dont les derniers sosies dormaient dans la cave de mon frère, défendus d'en être ôté sans notre présence commune.

Elle se tenait droite sur la surface de la table, chatoyant sous l'éclairage doré qui se diffusait des abat-jours et le brasier de nos regards qui s'enlaçaient, se souvenant de sa dégustation originelle, le silence qu'elle avait provoqué sur les palais des étrangers par le velours de son goût terreux, ébranlant la discorde qui existait au sein des premiers discours et des premières impressions entre inconnus, chez les deux êtres qui se dévisageaient de chaque côté de la table.

J'avais rencontré tes camarades de faculté dans un bar piqué sur une avenue venteuse où nous partagions la surface de nos coudes avec ceux des convives attablés, qui faisaient tomber leurs masques à la lueur des robes ambrées scintillant dans les chopes en verre. Nous avons relaté les fragments de notre histoire, ses ellipses géographiques ainsi que la fragile réunion dans le domicile que tu m'avais cédé, dont les détails coquets faisaient griser le sourire de celles qui avaient accompagné ton périple studieux dans les bibliothèques parisiennes.

Tu avais rencontré mon camarade de classe, qui avait accepté sans ciller d'occuper la troisième chaise autour de la table, au cours d'une soirée où un nuage d'odeurs appétissantes encerclait le comité restreint de l'appartement. Proche des fourneaux, tu portais un tablier paré de

motifs fleuris qui rappelaient une fable sociale où les places de l'espace commensal devaient rester figées et m'avait arraché un sourire, comme une plaisanterie qui n'incluait que nous. Après avoir déchiré la chair du porc que tu avais marbré d'épices, nous avons servi un verre du vin au goût de terre et gorgé d'esprit, qui nous avait projetés l'un contre l'autre et que nous peinions à voir tarir, le présentant comme une offrande à mon ami, espérant que la délivrance écarlate qu'il renfermait puisse lui être communiquée.

La veille de ton départ, nous avons été saisis par un élan de nous imprimer sur la pérennité d'une image, comme une silencieuse rébellion envers la mesquinité du temps qui accordait uniquement peu à se souvenir. Échoués sur le fauteuil gris et esseulé du séjour, entre les prises photographiques mis à l'oeuvre par nos téléphones, je m'étais soudainement affaissé contre le bas de ton corps, serrant tes jambes par-dessus les pans de ta robe, qui étouffaient les paroles amères que je maugréais.

Je me rappelle de ta voix lumineuse qui avait défait les noeuds de ma tristesse puérile et déjoué le désordre de mes pensées, tandis que sur la vitre de la fenêtre de l'appartement qui revêtait les ombres du soir, s'évanouissait peu à peu la buée sur laquelle tu avais laissé l'écriture enfantine de la promesse de ton retour.

La première fois que je suis descendu à Séoul le visage du monde était replié derrière un masque à la toile blanche, le prémunissant contre une maladie intouchable, qui crevait des intervalles entre les corps et érigeait des barrières entre les territoires. Pour traverser les airs et enjambrer les continents, il a fallu enfoncer une tige au fond des narines et bâtir un raisonnement documenté capable de décrire la peine qui arpentait le coeur de ne pas saisir le regard proche de ceux que l'on désirait impérieusement.

Après avoir bravé les épreuves administratives de l'aéroport et obtenu la marque rédemptrice du personnel soignant dévoré par le devoir de leur vertu, qui accordait la liberté de rejoindre la société au terme d'un enfermement monastique d'une semaine, j'avais atterri sur le siège d'un taxi où un filet transparent séparait le conducteur des passagers pelotonnés à l'arrière du véhicule.

Pour atténuer la prévalence des barrières artificielles, le conducteur s'enquérissait sur les objectifs de mon voyage d'une voix amicale que je tentais de reproduire. Un étonnement franc s'était emparé de son timbre lorsqu'il apprit que mon séjour avait été l'aboutissement du refrain

d'une partition amoureuse composée à Paris. Je me rendais compte que les propres raisons de ma présence dans un taxi qui se faufilait dans les houle d'une ville peu coutumière m'étaient opaques, sinon que nous pouvions nous permettre de mentir à l'égard des gouvernements et de leur administration lorsque l'envie de retrouver quelqu'un d'inoubliable était une vérité.

Le domicile où j'étais tenu d'honorer mon ascèse résidentielle était hissé sur une ruelle escarpée qui se ramifiait en maisonnées délimitées par des piliers en brique. Poussant le portail et traversant une cour surveillée par un comptoir de boîtes aux lettres dont les gueules étaient pleines, je montai les marches de l'escalier et m'infiltrai dans le logement, situé au bout d'un couloir en bois frêle où les pas de porte silencieux des appartements voisins s'offusquaient du grincement de ma valise.

Une habitation désœuvrée me dévisageait tandis que j'illuminais son aménagement modeste avec les ampoules qui couronnaient la minuscule entrée. Un lit aux proportions démesurées volait le regard et l'espace inoccupé, que se partageaient avec parcimonie une table à manger boisée au pied d'une fenêtre aux rideaux épais et une cuisine tapie dans le coin de la pièce sur le seuil de la salle de bains. Le propriétaire avait aligné une rangée de peluches aux traits fantaisistes sur l'immensité du lit afin que leurs grimaces conviviales puissent égayer la solitude de ceux qui avaient été propulsés dans l'épreuve solitaire de la réclusion.

Pour la première fois, je découvrais le café soluble dont les grains sombres disparaissaient soudainement dans le fond de la tasse ébouillantée, la lumière blafarde de la salle de bains où la douche était immiscée dans le décor carrelé, ainsi que la granularité du tri ménager qui exigeait d'isoler scrupuleusement les aliments du reste et de découper les étiquettes en plastique enroulées autour des bouteilles vides, tous se ruaient dans mon quotidien comme ils orchestraient déjà celui des habitants de ta ville. La nuit tombée, nous gloussions dans l'ivresse innocente de réaliser qu'en élevant suffisamment la voix par-dessus l'écran de nos téléphones et la tête du réverbère qui gardait la rue, nous pouvions entendre l'écho de nos pensées en train de voltiger le même arrondissement.

Je menai une brève existence rudimentaire, circonscrivant mes déplacements dans l'entrelacs des murs du logement, éparpillant mes rêves sur les aspérités du plafond, me ravitaillant des mets que tu déposais sur le pas de porte accompagnés d'un sourire complice que tu décochais de la rue et qui ensevelissait les parois de la fenêtre lorsque j'écarquillais ses rideaux. Le jour de ma libération du gîte social, tu avais porté le même sourire, qui semblait rassembler une foule d'heureux, sautillant sur la rive grise au pied de l'immeuble en hélant un taxi, tandis que je descendais les marches interdites de l'escalier sous l'éblouissement du soleil printanier qui glissait

du ciel en devenant des pétales, jonchant la petite cour où nous nous enlaçâmes en maudissant le monde.

Un taxi qui transportait nos portraits radieux s'échappait du repli des ruelles étroites enserrant les environs pour rejoindre l'avenue principale, où se reproduisait la clameur fiévreuse de la ville, qui s'imprimait sur mes sens comme des réalités jusque-là inéprouvées. Il nous déposa au pied d'un immeuble affaissé le long d'un trottoir grisonnant d'un quartier abondamment desservi par un choix éclectique de commerces, dont la distance avec ton domicile pouvait être aisément franchie à bus d'une seule traversée.

Après avoir péniblement monté les marches de l'escalier qui heurtaient réticement les pans de ma valise et avoir réitéré les chiffres sur le clavier numérique encastré dans la serrure, nous nous sommes retrouvés face à un studio enrobé de beige, dont la composition rustique était vernie par des ornements divers aux airs modernes, blottis dans le contour des meubles et les cernes nues de la pièce, dont la présence menue insufflait l'idée que l'on pouvait chérir la simplicité d'un habitat aux équipements vétustes.

À recul de la pièce, un lit drapé de blanc aux fondations douteuses dormait, la face baignée par les reflets du soleil que libéraient les stries du store qui devançaient la fenêtre et épiaient les toitures bleues du voisinage balayées par la brise printanière. Debout dans la pénombre imminente du jour qui se tachait des présages du soir, nous avons glissé nos mains sur la chair de nos ombres, étirant les ficelles qui retenaient leurs vêtements, rejoignant les abords ensoleillés du lit qui découvrait les plis neufs de sa couverture, sur laquelle nous nous courbions pour nous noyer dans un océan de lumière et de voix étouffées.

Je découvrais l'attitude à travers laquelle tu t'emparais des lieux élus avoisinant ton nouveau domicile qui cultivaient un rapport lâche à la frivolité, dont j'avais aperçu les manifestations aigües à Paris, où tu convoitais les adresses aux espaces confinés et à la clientèle routinière, comme si la permanence familière de leur caractère irrévérencieux dans les rues que tu foulais leur conférait une singularité artistique. Portés par la symphonie de tes habitudes, nous avons tour à tour accédé à tes enseignes favorites, nous attablant sur le comptoir où l'on nous servait des bûches d'algues et de riz agglutinés à une multitude de déclinaisons de condiments, nous insérant dans la hutte d'un faiseur de pizzas qui confectionnait des variations appétissantes du plat italien, nous faufilant dans la salle sinueuse d'un café dont les traits étaient imbibés de pierre grise, où il fallait assourdir la conversation pour communier avec les arômes qui émanaient de la pureté sombre versée sur les tasses. À la tombée du soir, au terme d'une flânerie à l'humeur désinvolte, nous nous échouions sur

les tabourets d'un restaurant lumineux où les cuisiniers ornaient le comptoir d'une file de poisson affalée sur un lit de riz, que nous dégustions en arrosant nos palais d'une rasade de liqueur acidulée.

J'avais rencontré ta mère dans un restaurant aux airs traditionnels, où des mets innombrables avaient occupé notre table comme un gisement intarissable d'assiettes étoffées de nourriture. Au fil de nos paroles creuses où l'essentiel se devinait dans les expressions qui parcouraient les faces, je découvrais sa générosité et la tendresse qu'elle cherchait en vain à estomper, ainsi que les élans du coeur qui se muaient en vives appréhensions sur son visage lorsque ses croyances se heurtaient à l'innocence de ton esprit.

J'avais rencontré ton père, qui avait rompu avec la démesure de Séoul pour habiter une ville voisine, où il menait l'existence de son choix. Nous avons partagé, dans le séjour spacieux où la nudité de l'aménagement reflétait son train de vie marginal, la bouteille de rosé que tu m'avais sommé de cueillir, dont il appréciait les origines rhodaniennes. Il possédait l'intelligence de ton esprit et la blancheur de tes traits. Face à la récurrence génétique qui inondait la pièce, je me rendais compte que si l'on pouvait dédaigner le rabâchage et la pensée lunatique de certains sociologues, la majorité des qualités de notre existence et de son cours découlaient du présent que l'on héritait de nos parents.

J'avais rencontré ta soeur au cours d'un dîner sommaire dans un restaurant bouillonnant d'un monde inconnu fréquentant un quartier que nous visitions peu, qui m'avait impressionné par son regard fier, que semblait avoir forgé un parcours méritocrate, ainsi que par son incapacité à traduire l'onctuosité de ses sentiments affectueux autrement qu'à travers l'indifférence des dons matériels et le fard de son caractère irascible.

J'avais rencontré ta meilleure amie autour de la table d'un bistrot qui respirait la somptuosité suave de la cuisine italienne, que nous avons rejoint à pied, les mains enchaînées, tandis qu'attablée elle épiait notre déambulation depuis une vitre opportune qu'elle trempait de ses yeux infiniment malicieux. Soûls du caprice du vin partagé qui endormait notre discernement, elle m'avait interrogé sur ce qui m'avait le plus alarmé parmi tes qualités. J'avais ruminé une réponse romantique, presque stupide, qui avait fleuri ton visage, tandis qu'elle se pâmait face à ton bonheur qu'elle ne parvenait pas à élucider.

Je découvrais ton penchant pour les escapades soudaines et le caractère dissident du voyage, comme s'il fallait se déplacer ailleurs et errer dans un cadre insolite pour s'émouvoir davantage de la persistance du lien qui rapprochait nos existences aux contours volages. Sous la coordination de ton envie, nous avons rejoint la quiétude de Daejeon, qui nous prêtait brièvement son dédale de sentiers bordés de peintures murales, enfoui dans un quartier pittoresque qui plongeait dans le passé

du pays, exhibant l'allure authentique et figolée de ses devantures et de ses maisonnées, ses bouquineries désœuvrées qui reniflaient les senteurs vivifiantes d'une littérature débonnaire, la cour d'une école primaire à la population enfantine effacée dont nous avons été chassés par les mouvements de torche d'un garde zélé, tandis que nous cherchions à nous abriter des ondes lancinantes du soleil. Le soir, nous nous abreuvions d'une macération hongroise, nous immisçant dans le décor mondain d'un bar à la réputation préservée, happés par les reflets de clémentine inédits qui ondulaient dans nos verres, que nous faisions résonner avec la certitude d'avoir écorné l'évidence des jours à venir.

Je découvrais le pendant de ton optimisme fougueux, qui s'effeuillait de ses ardeurs antécédentes et s'ensevelissait sous une tombe de silence et de regard éteint, piqué par les sentiments ineffables que l'on pouvait développer à l'égard des figures familiales dont il fallait soutenir les inquiétudes brutes, ou par l'incomplétude du monde qui se montrait sans cesse dubitatif face à la tendresse que notre coeur juvénile croyions être capable de perpétuellement lui avouer. J'ignore pourquoi il suffisait de suivre la perte de tes pas dans la ville - un salon de thé baigné par les revêtements en bois des tables et la peau céramique des tasses, où tu désordonnais tes cheveux en triant tes pensées, le parvis d'un gymnase qui surplombait une cour aspirée par la noirceur étoilée du ciel, où tu soupirais tes suspicions vers les astres, un café peu convoité dont le portrait du propriétaire rappelait celui d'un humoriste, où tu diluais ta déception dans un breuvage au charme maîtrisé - pour recomposer la candeur de ton sourire et reprendre l'égrènement du temps, dans ces lieux où notre passage éphémère tentait d'accompagner les notes vagabondes de ta tristesse, qui disparaissait une fois entendue.

La veille de mon départ, tu avais atterri dans mon studio, grâce au concours exceptionnel de ta mère qui avait renoncé à ses réticences face à l'amertume qui s'obstinait sur nos visages. Tandis que j'allumais une cigarette dans l'ombre du garage au pied de l'immeuble, je souriais en t'imaginant en train de te ruer dans les ruines de mes bagages pour y enfouir une lettre dont je devais deviner la présence secrète au moment d'embarquer dans l'avion. Le lendemain, Séoul avait levé ses bras ensoleillés pour acclamer nos mines attristées. Dans le taxi qui nous acheminait vers une nouvelle séparation, je revoyais une dernière fois le champ de bruits que cette ville m'avait fait découvrir, dévoilant les notes complexes de celle qui était devenue une image dont la vue était hachée par les saisons mais dont la mélodie continuait au fil des instants. Puis je m'envolais vers la ville où elle avait commencé.

Je me rappelle de ta silhouette rescapée sur mon pas de porte, que le gouvernement avait défendu de franchir tant qu'il était incertain que je ne sois sauf de la fièvre qui emportait les vies. Son sourire épris d'une peine inavouable avait défait la serrure et basculé ton corps tremblant dans l'entrée exiguë de l'appartement sidéré, vêtue d'un pull rose comme un sein qui l'étouffait en raffermissant ses cascades. Je découvrais le sentiment de puissance qui saisissait lorsque nous devenions la cible du désir, cette velléité inconnue qui permettait d'enfreindre les règles que nous vénérons et de pousser les portes vouées à l'enfermement, comme si l'avenir en dépendait.

Le début

- « We don't expect things because they are likely to happen, but because they are worth happening. »

Un sociologue inspiré à lunettes.

Je suis à Paris. Paris est un champ hérissé d'édifices bleus, blancs, gris que le soir nimbe de jaune, dont les crêtes s'écrasent dans l'imaginaire de l'horizon, sur lequel je fais pleuvoir mes pensées oisives et mes journées creuses, allongé dans le lit d'ivoire de la tour blanche que j'habite, qui s'élève du contrebas d'une cité du quinzième arrondissement. Vautré dans les hauteurs urbaines, le studio que j'occupe s'endort constamment dans le songe nuageux de ma tasse de café ou de mon mégot de cigarette. Je suis allongé, sur le ciel de Paris. Rien ne peut donc m'atteindre.

L'écran de mon téléphone cille. C'est la compagne de mon frère. Une connaissance abandonne son logement à l'orphelinat immobilier et cherche un parent pour le chérir à sa place. L'appartement est plus spacieux (, plus propre à l'évidence) et situé dans la tour voisine, neuf étages au-dessus de ma fenêtre. Je suis à Paris. Je ne trafique rien de mes journées, hormis mon imagination. J'accepte le rendez-vous.

Une soirée typique entre coréens parisiens, réunis dans le séjour d'un appartement moderne et lumineux du quartier à la frange éclectique. La table est ornée de mets coréens et de variétés de bière et de vin qui se dévisagent comme des races incompatibles. J'arrive exprès en retard, arborant un air nonchalant, après avoir alloué un temps dispendieux pour me coiffer, me parfumer et enfiler une veste neuve qui égouttait le froid sur ma peau. Je te salue en biais. J'évite ton regard et m'isole dans la terrasse pour fumer une cigarette chargée de me tempérer. Nous mêlons nos rires à l'hilarité des convives. Nous jouons à la console tous ensemble. Tu prononces le mot *overcooked* avec une inflexion qui m'étourdit. Tu frémis à l'approche d'un chien aux poils abondants, dont je reconnais le ton inoffensif, mais que j'éloigne de nous. Mon frère dépose fièrement sur la table qui vomissait les restes de la soirée, une bouteille artisanale de rouge, que lui avait offert un camarade, visiblement connaisseur, censée contenir la valeur nue de la vigne. Nous trinquons à deux et sommes estomaqués. Fort de l'ivresse, j'égrène des phrases ironiques dans les silences de la soirée pour entendre davantage ton sourire. Je rêve de ton visage, à côté, que je n'ose pas regarder. Un couple chaleureux conduit nos silhouettes entassées sur le siège arrière du véhicule jusqu'au pied de

l'immeuble dont la cime se séparait en deux tours. Au bout de la voie où s'abattaient les ascenseurs, nous nous apprêtons à franchir des seuils opposés. Je t'invite à déboucher un rouge gravois qui s'était égaré la veille dans les méandres de mon domicile. Tu acceptes, car tu ne décèles pas mes intentions. Nous nous engouffrons dans le même ascenseur. Sur le pas de porte, je feins une soirée imaginaire la veille pour confondre le désordre qui s'étend à l'intérieur. Tu t'assieds sur le canapé, sous le feuillage des cartes postales. Nous nous livrons aux aspérités soyeuses du vin enchanté. Nous fumons sur le rebord de la fenêtre, l'esprit vulnérable. Tu es envoûtée par la musique qui s'échappe de ma liste de lecture. Pour te retenir davantage je te divulgue mes sentiments. Tu ne comprends pas, car tu quittes Paris le mois suivant. Je rétorque qu'il nous suffit de nous chérir à distance. Pour atténuer ton irrésolution je te propose de séjourner pour la nuit. Tu réalises que tu souhaites t'en aller. Je transporte ta silhouette qui se vêtit à la hâte jusqu'à l'entrée du studio où je te vole une bise. Sur le palier moqueté où nous nous séparons, tu me jettes un dernier regard confus dans lequel je distingue une ombre de réalisation, que je recouvre d'un sourire sincère. Le lendemain, nous partageons une soupe aux oeufs opportune qui avait mijoté en amont, guettant l'occasion. Nous ôtons la rosée du vin d'hier en contemplant la chute chirurgicale d'un batteur qui ployait sous le regard délétère d'un chef d'orchestre zélé. Me souvenant de tes appréhensions antérieures, je te demande la permission d'effleurer le déluge chevelu qui coule le long de ton dos. Tu acceptes, car la peur s'est évadée. Tu rentres lorsque la nuit allume les mèches de Paris. Nous conversons par l'écriture incessante qu'impriment nos téléphones car notre relation est toujours indéfinie, malgré la proximité de nos domiciles. Le lendemain, nous nous adonnons à nos activités attitrées, j'étudie un mémoire qui peine à s'épancher et tu travailles dans l'atelier d'un photographe qui officie dans le quartier. Lorsque tu rentres du travail, je suis dans les rayons immenses de l'épicerie à la réputation argentée pour cueillir des filtres à café neufs. Nous nous retrouvons parmi les meubles de ma demeure, où j'enclenche la cafetière en ensevelissant le filtre d'une grêle noire qui absorbe l'eau puis saigne dans la carafe. Nous buvons le corps du café après avoir humé nos tasses. Nous pénétrons l'appartement du propriétaire de ton logement afin de documenter la future cession. Nous feignons une inspection procédurale de tes meubles afin de retourner ensemble dans la blancheur de ton domicile. Dans le séjour faiblement éclairé, tu débouches un cru bordelais afin d'épaissir la gaieté qui nous emplit. Nous trinquons en promenant nos doigts sur les objets qui les effleurent. Assise sur le fauteuil gris tu interromps mes paroles et rembobine ton doigt vers ton visage où se meut un océan de flammes. Je m'approche comme un fauve sans crocs. Tu acceptes que je t'embrasse. Nos lèvres s'accolent. Je décide de te soulever vers les limbes du lit. Je te déshabille car tu n'as pas le temps de refuser. Tandis que nous composons notre première chanson

sur la peau des draps, la lune s'élève, portée par le vin qui ruisselle sous ses jambes. Les jours suivants, nos quotidiens se conjuguent. La bifurcation de nos ascenseurs est un artifice que nous dépassons en bâtissant une ligne oblique entre nos domiciles. Le temps est une denrée limitée que nous déconstruisons en amplifiant les accords du rythme de nos journées. Nous accomplissons des pitreries chez moi et commettons des impudeurs dans ton séjour où tes possessions disparaissent en remplissant des boîtes cartonnées. Nous feignons notre méconnaissance face aux figures de l'entourage afin de ne pas partager l'infaisabilité de notre relation. Dans la mémoire de nos téléphones, nous prolongeons l'énonciation de nos émotions et esquissons quelques fragments de leurs ombres, que nous n'avons pas le temps de connaître. Nous dévorons les feuillets mièvres avec une indifférence railleuse car l'idéal qu'ils projettent nous paraît vraisemblable. Nous commandons des bracelets dorés qui portent la gravure de nos symboles, afin qu'ils puissent enrouler l'éternité autour de nos poignets. Dans les ruelles qui baignent au pied de nos deux tours, nous saisissons notre silhouette que reflètent les flaques de verre qui coulent le long des fenêtres. Assis sur le bureau de mon studio, je rédige mon premier poème sur une carte postale sauvée d'une enseigne cossue de Paris, pour que nous puissions davantage résonner dans tes souvenirs. Le jour de ton départ, je porte le pull bleuté que tu m'as offert. Nous nous saisissons une dernière fois dans ton studio désencombré de tes biens, dont j'hérite du vide comble, des murs pâles et du parquet luisant. Je fais rouler ta valise à travers le couloir des ascenseurs et enfonce le portail de l'immeuble qui écarte ses battants. Tu t'installes dans le véhicule d'une connaissance qui a la désignation de t'accompagner à l'aéroport car tu as partagé davantage de jours avec elle. Sur le rebord de ma nouvelle fenêtre, je contemple le ciel de Paris, surélevé de neuf étages. Je ferme les yeux pour davantage entendre ton sourire, qui a rêvé de notre certitude, tandis que tu t'éloignes du quinzième jusqu'aux quais des avions où tu t'envoles vers la ville qui t'appartient.

J'ouvre mes yeux. C'est le jour du rendez-vous. La compagne de mon frère s'impatiente sur l'écran de mon téléphone. J'enfile une chemise désinvolte en dépoussiérant mes yeux puis m'affaire sur le palier pour attraper l'ascenseur. Je corrige mon apparence négligée sur la glace, imaginant d'abord ce à quoi la locataire pouvait ressembler, puis aux traits du logement qui dormait là-haut. Pour une raison inexistante, je ressens qu'un événement extraordinaire va se produire. Une fois au rez-de-chaussée, j'emprunte l'ascenseur adjacent pour accéder aux étages de la tour voisine. Je descends sur le palier que me souffle un message glissé dans mon téléphone.

Je traverse le long couloir où la moquette amortit mes pas et reluke le défilé de chiffres estampillés sur les portes des appartements. Je parviens sur le pas de porte convoité. J'entends la

discussion ouatée de deux voix féminines. Je ressens que je me trouve au bon endroit. Je frappe à la porte. On m'ouvre. Une femme à la peau pâle et à la chevelure épaisse se tient dans l'espace entrouvert.

- « Salut narrateur ! Tu viens pour visiter l'appartement, n'est-ce pas ? Je t'en prie, entre. »

Quelque chose dans sa voix, que l'on ne pouvait pas écouter d'une oreille vive, seulement entendre en écho. Quelque chose dans sa blancheur, qui s'ôtait de la vue pour n'exister que dans l'imagination. Quelque chose dans sa robe carrelée au tissu frêle, qui sommait d'être arrachée tendrement, muni d'une avidité méthodique.

Quelque chose dans ta voix. Un air qui piétine les époques, ébranlant leur consonance, né de la solitude de la mémoire pour assiéger les vociférations du présent par le murmure d'un avenir qui restera irrémédiable. Un grincement qui niait la valeur de la raison, rejetant la convention de son usage, lorsque le coeur s'écrit avec certitude, que l'on ne peut s'interrompre de désirer ce dont la merveille nous paraît si simple à espérer.

Sa voix. Entre savoir et oubli, comme si tue, je l'entendais depuis toujours.